

## « UN PETIT BOUT DE CHOU À CROQUER »

Je vais vous faire une confidence, cher lecteur : me voici jeune papa. Je n'arrête pas de regarder ledit enfant avec gourmandise.

Avez-vous remarqué à quel point les petits mots affectifs, parfois un peu ridicules, fleurissent au coin de nos lèvres lorsqu'on vient à parler de ces petits êtres nés dans les roses ou dans les choux ?

Nous y voilà. Pourquoi diable appeler un nouveau-né un « petit bout de chou » ? Quelle ressemblance avec le légume ? Il n'y en a, a priori, aucune avec cette plante crucifère, mais bien avec cette pâtisserie crémeuse, qui, par analogie, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, fut comparée avec le légume.

Ouf ! J'ai cru devoir croquer dans un chou, dont je ne raffole pas particulièrement, pour exprimer toute mon affection à ce marmot. Car il est à croquer, ce marmot !

Tiens, une expression pouvant en cacher une autre, saviez-vous que « croquer le marmot » n'a strictement rien à voir avec mon héritier ? Rien de rien ! « Croquer » fait référence au sens ancien de l'expression et provient de *crokier*, « frapper », et « marmot » a ravi les scientifiques



du mot, le laissant dériver d'origines aussi diverses que le menton (on claque des dents), le chenet (on rallume la flamme) ou plus sûrement le heurtoir de la porte, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, où « croquer le marmot » signifie donc frapper à la porte, tout simplement, de façon un peu trop rapide, exprimant là notre impatience.

Rien de bien cannibale là-dedans ! Je peux donc aller promener l'héritier tranquille...

## « APPELER UN CHAT UN CHAT »

Nombre de nos expressions de la vie quotidienne sont directement tirées de la littérature. Celle-ci en fait partie, issue de l'œuvre de Nicolas Boileau (1636-1711), poète, écrivain, dramaturge et critique de son temps. C'est sous cette dernière casquette qu'il se présente à nous avec ses *Satires*, qu'on put lire alors entre 1666 et 1671. « Appeler un chat un chat » signifie parler en toute franchise. Boileau, à la manière des chansonniers qui officient aujourd'hui sur les grandes radios du petit matin, se paie la tête de personnalités qu'il n'estime guère.



Voici qu'il a cette fois dans son collimateur Charles Rolet, procureur au Parlement à l'époque, reconnu publiquement pour être un escroc, loin des codes de loyauté de sa position. À vous, cher lecteur, de trouver aujourd'hui l'équivalent de cette tête de Turc...

Reste que dans cette première satire, Nicolas Boileau écrira : « Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom/J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon. » Qu'on

se le tienne pour dit ! De cette satire, nous ne retiendrons que la première partie, oubliant et la mention de Charles Rolet et son rôle dans l'histoire.

Les commentateurs s'amuseront à rappeler que cette expression marquera les esprits non pour la référence animalière (à quoi bon un chat ?), mais davantage pour le caractère grivois qu'on peut entendre derrière ce mot, voire son caractère maléfique : Satan, qu'on ne pouvait ouvertement nommer, n'était-il pas autrefois représenté sous les traits du félin ?

## « UNE BIEN BELLE IMAGE D'ÉPINAL »

Pourquoi cette bonne ville d'Épinal, préfecture des Vosges, en Lorraine, est-elle souvent reprise pour qualifier les images un peu simplistes ? Tout remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque Jean-Charles Pellerin prend la suite de l'affaire familiale. Il est cartier-dominotier, fabrique des jeux de cartes et des estampes, mais surtout bénéficie du privilège alors accordé à Nancy et Épinal d'être les seules villes de Lorraine à pouvoir réaliser des cartes et à héberger les maîtres-cartiers depuis le XVI<sup>e</sup> siècle Un vrai jackpot !

Petit à petit, Pellerin et ses héritiers développent en parallèle la production d'images de genre. Si le gros de la production était autrefois religieux, il cède le pas progressivement aux images plus populaires, faisant état par exemple des exploits guerriers des troupes françaises, des grands hommes de la nation, ou illustrant des chansons populaires.

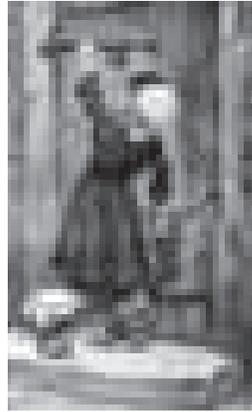
L'arrivée de Bonaparte au pouvoir est une aubaine pour développer la petite affaire. Ces images, véritables ancêtres de nos albums Panini, étaient au départ réalisées à partir de modèles en bois, puis peintes au pochoir et distribuées

grâce au soin des colporteurs. Bientôt, ces représentations idylliques de la réalité font figure de « bon point » pour enfants sages et sont vite décriées pour leur vision un peu trop éloignée de la réalité. L'expression, par la suite, est restée ainsi connotée.

Toutefois, la production, à Épinal, faisant fi des moqueurs, existe encore. Comme quoi...

## « CONTER FLEURETTE » OU « AVOIR LE BÉGUIN » ?

Il est amusant de voir que l'amour s'exprime le plus souvent par le biais des fleurs. Conter fleurette, pour le galant homme, c'est faire la cour à une jeune femme. Qu'on songe à l'homme qui aime « un peu, beaucoup, passionnément, à la folie », égrenant un à un les pétales de sa marguerite. Fleurette donnera « fleureter », « voleter », être léger, puis au XX<sup>e</sup> siècle « flirter », tout anglicisé. De mauvaises langues virent dans cette expression une version plus « comptable » : « compter florette », où « florette » est une monnaie estampillée de la fleur de lys, emblème royal, sous Charles VI. L'amour aurait-il à voir avec l'argent ? On ne veut pas y croire... Quoique !



D'autres préfèrent la version plus religieuse : « avoir le béguin ». Le béguin est à l'origine une coiffe venue de l'ordre des mendiants (*beggaert*). Elle recouvre la tête et se noue sous le menton. Les béguines, dont on peut encore apprécier les béguinages chez nos amis belges, portent ce

chapeau qui obstrue pas mal le champ de vision, au point même de ne plus rien y voir du tout. Métaphore amoureuse ! À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, « avoir le béguin » signifiera donc être aveugle, obnubilé par l'être aimé et ne plus rien voir d'autre que ce dernier. Belle image de l'amour, non ?

Sachez par contre qu'on distingue aussi le grand béguin du petit béguin, le grand amour de l'historiette sans lendemain. À vous de choisir.

## « VALOIR DE LA ROUPIE DE SANSONNET »

Atchoum ! Bon, voilà, nous y sommes : ça crachote, ça – oups ! pardon, excusez-moi ! –, ça se mouche dans tous les coins. C'est l'hiver, cher lecteur. On croit que le printemps pointe le bout de son nez ; au premier rayon de soleil venu, on se découvre, et hop ! ça y est, on attrape un petit rhume. On inspire, on expire. Le héros de l'affaire reste le mouchoir, même si – le saviez-vous ? –, à l'époque de la Renaissance, on utilisait encore sa main droite pour manger et sa main gauche... pour se moucher. Halte à la goutte au nez, donc.

Le nez inspire aussi, au sens figuré cette fois. N'est-ce pas l'endroit d'une des expressions les plus amusantes ? « Valoir de la roupie de sansonnet ». Certains pensent immédiatement à la monnaie. Ce serait toutefois faire injure aux pays qui toujours utilisent cette monnaie aujourd'hui. Leur monnaie n'aurait donc aucune valeur ? Que nenni !

La roupie n'est autre que... de la morve ! De *rhupos*, « crasse », « saleté » en grec. Et pourquoi le sansonnet ? C'est un petit oiseau qui, vous en conviendrez, n'a pas la majesté ou l'envergure d'un aigle ou quelque autre rapace.

L'expression, utilisée depuis le XII<sup>e</sup> siècle ferait donc référence à la saleté, à de la morve d'étourneau, quelque chose sans réelle grande valeur. Le sansonnet aurait en outre pour défaut (ou qualité ?) d'être pour le moins tête en l'air. Le moins qu'il puisse faire, pauvre bête, pour un oiseau !

Variante : la roupie de singe, animal que l'on estimait, autrefois, doté de peu d'esprit.

## « SE RETROUVER GROS-JEAN COMME DEVANT »

Que tous mes amis et lecteurs qui se nomment « Jean » sautent ces premières lignes. Ils m'en voudraient terriblement. Le prénom Jean, au Moyen Âge, désignait souvent des personnages simplets et un peu bêtes. On retrouve déjà « Gros Jan » chez Rabelais, dans *Le Quart Livre*, peu adepte de la délicatesse visiblement : « Quand gros Jan me vient besoin-gner,/Il ne me coingne que du cul. » Délicieusement truculent !



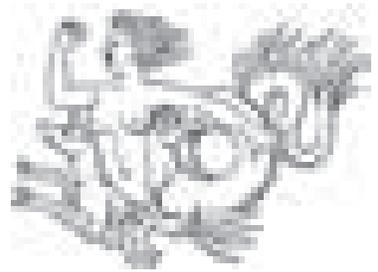
L'expression « Gros-Jean comme devant » fut popularisée par d'autres auteurs à travers le temps, notamment dans l'une des fables du peu rancunier... *Jean* de La Fontaine, connue des petits et grands, et plus précisément « La Laitière et le Pot au lait (*Livre VII*). « Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée. [...] Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même/Je suis Gros-Jean comme devant. » Ainsi ne faut-il pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir

tuée. Se retrouver donc Gros-Jean, c'est se retrouver un peu bête et surtout revenir à la case départ, dans la même situation qu'autrefois, « devant » ayant alors le sens d'« avant », accentuant la terrible déconvenue morale ou sociale.

Plus proche de nous, Alexandre Dumas s'amusa de cette expression pour en faire un conte pour enfants, d'après Andersen, intitulé « Petit Jean et Gros Jean », où Gros Jean affronte Petit Jean, bien plus doué que son frère de nom et qui ne tire que profit de ses déconvenues, au détriment de ce Gros Jean, pataud et incapable.

## « TOMBER DE CHARYBDE EN SCYLLA »

Partons en voyage. Je dois l'avouer, cher lecteur, il m'a fallu regarder à deux fois pour vérifier la bonne orthographe de cette expression. On ne sait jamais comment cela s'écrit ! Où mets-je le « h » ? Un « y » ou pas ? Nous voici désormais fixés.



Cette expression joliment obscure est tirée de la mythologie grecque. Charybde était un tourbillon marin, et Scylla, un gouffre, tous deux dans le détroit de Messine, situé entre l'Italie et la Sicile.

Charybde, fille de Poséidon et de Gaïa, la déesse de la Terre, fut ainsi diaboliquement transformée par Zeus pour avoir englouti des bœufs volés à Hercule. Rien que ça.

Tout aussi monstrueuse, l'ancienne nymphe Scylla était la fille de Phorcys, un dieu marin, et de Crataïs. Elle avait été la victime de Circé qui, par vengeance, l'avait dotée de six pieds et d'autant de têtes. Effrayante, en effet ! Trois fois par jour, dans ce détroit, les marins et leurs embar-